La sémantique de l'ombre : l'espionnage et la mise en crise du politique dans la trilogie de l'emprise de Marc Dugain

Mme ZOHIN Sylvie épouse Gohou
Université Alassane Ouattara
divineprunelleg@gmail.com

Résumé

L'analyse de la Trilogie d'emprise de Marc Dugain, éclairée par la sociocritique, de Claude Duchet la topographie réticulaire du pouvoir de Michel Foucault et la narratologie de Gérard Genette, interroge la mutation de la Ve République face à l'hégémonie du renseignement. L'étude démontre comment l'espionnage constitue le moteur narratif d'un régime post-politique sous influence. Dans un premier temps, l'examen de la sémantique textuelle et de la « guerre des agences » met en lumière l'omniprésence d'un sous-texte de surveillance contraignant. Le texte déborde de jargon de sécurité et d'espionnage pour figurer une gouvernance paranoïaque et de compromission. Le chef de l'État se trouve réduit au statut de marionnette, piloté par des services du renseignement tant intérieur qu'extérieur qui supplantent les contre-pouvoirs démocratiques. Dans un second temps, l'analyse révèle la faillite d'une souveraineté nationale dévoyée par les ingérences géopolitiques et militaro-industrielles américaines. La manipulation des institutions et les dérives autoritaires actent l'effondrement de l'État de droit. En définitive, la trilogie de Dugain s'impose comme un contre-discours critique d'une redoutable actualité. En exposant les mécanismes par lesquels le secret d'État confisque la volonté populaire, l'œuvre dresse le portrait glaçant d'une démocratie sous tutelle, où la transparence officielle masque l'omnipotence des agences de l'ombre.
***Mots clés** : Espionnage, politique, trilogie de Dugain, démocratie, guerre*

Abstract

Marc Dugain's analysis of the Trilogy of Power, informed by sociocriticism of Claude Duchet, the network topography of power of Michel Foucault, and narratology of Gérard Genette, examines the transformation of the Fifth Republic in the face of intelligence hegemony. The study demonstrates how espionage constitutes the driving force of a post-political regime under the

influence of intelligence services. First, an examination of textual semantics and the "war of the agencies" highlights the omnipresence of a coercive surveillance subtext. The text is replete with security and espionage jargon to depict a paranoid and compromising form of governance. The head of state is reduced to the status of a puppet, manipulated by both domestic and foreign intelligence services that supplant democratic checks and balances. Second, the analysis reveals the failure of national sovereignty, corrupted by American geopolitical and military-industrial interference. The manipulation of institutions and authoritarian drifts confirm the collapse of the rule of law. Ultimately, Dugain's trilogy stands out as a critical counter-narrative of formidable relevance. By exposing the mechanisms by which state secrecy hijacks the popular will, the work paints a chilling portrait of a democracy under tutelage, where official transparency masks the omnipotence of shadowy agencies.
***Keywords** : Espionage, politics, Dugain trilogy, democracy, war*

Introduction

« Le pouvoir, ça s'exerce plutôt que ça ne se possède [...]. Le pouvoir n'est pas partout ; ce n'est pas qu'il englobe tout, c'est qu'il vient de partout. [...] Et "le" pouvoir, c'est l'ensemble de ces relations. ». (Michel Foucault,1976, pp.122-123) À travers le syntagme prépositionnel "vient de partout", Foucault redéfinit la topographie du pouvoir qui, dans la France démocratique se voit à travers les mailles invisibles de la surveillance, de la contrainte et du secret. L'ombre et la souveraineté : cartographie du renseignement et crise de la démocratie dans la *Trilogie* d'emprise de Marc Dugain est notre sujet d'analyse qui interroge cette réalité. Son objectif est d'analyser comment l'espionnage, érigé par Marc Dugain en une clé indispensable du pouvoir, mine de l'intérieur la démocratie française pour la réduire à un système sous influence. « Comment la poétique du renseignement dans la *Trilogie d'emprise* de Marc Dugain traduit-elle la transition d'une souveraineté démocratique populaire vers une hégémonie réticulaire des services secrets ? est la question principale de notre problématique. Autour d'elle s'articule ces trois questions. Par quels procédés sémiotiques et

narratologiques le roman absorbe-t-il les codes du secret ? En quoi la guerre des agences et des agents matérialise-t-elle cette emprise ? Comment cela conduit-il au basculement vers un régime post-politique ? L'hypothèse qui la soutient est la suivante : La Ve République décrite par Dugain n'est plus gouvernée par le suffrage universel et le débat démocratique, mais par une oligarchie invisible où l'hégémonie des services secrets domine aussi bien la politique intérieure qu'extérieure. Pour mener cette analyse, nous sollicitons la sociocritique de Claude Duchet, en y intégrant la conception réticulaire du pouvoir de Michel Foucault. Cette approche permettra d'analyser comment le texte de Dugain absorbe le discours du renseignement pour figurer l'emprise des agences de renseignement. Cet ancrage sera complété par la narratologie de Gérard Genette, afin de montrer comment les structures narratives du roman reflètent des outils du secret. Sur cette base théorique, notre plan d'étude se structure en trois axes majeurs. Dans un premier temps, nous analysons la figuration romanesque de l'espionnage à travers sa sémantique textuelle. Dans le second, nous faisons l'analyse de la mise en scène de la guerre des agences et des agents pour leurs intérêts. Dans un troisième temps, nous examinons comment cette poétique traduit une souveraineté dévoyée par la géopolitique et le péril de la démocratie.

1. Poétique et sémantique textuelle du renseignement chez Dugain

Pour appréhender la manière dont l'espionnage imprègne l'écriture dugainienne, il convient d'observer comment le texte balise son territoire par son paratexte. Dans *Seuils*, Gérard Genette définit le paratexte comme : « une zone indécise entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte) ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte) : une zone de transition »

(Genette, 1987, p. 8). Cette définition liminaire, en désignant la porosité entre « dedans » et « dehors », pose l'hypothèse d'un texte situé à la confluence exacte du réel et de la fiction. Appliqué à la trilogie, cet espace intermédiaire s'éclaire d'emblée par la trajectoire biographique de son auteur. Issu d'un milieu technocratique et managérial parce que fils d'un ingénieur physicien dans le nucléaire et d'une magistrate consulaire, lui-même diplômé de l'Institut d'études politiques (IEP) de Grenoble et entrepreneur aguerri parce fondateur de Ngenor Finance et dirigeant de Proteus Airlines à la fin des années 1990, Marc Dugain insuffle à son œuvre un « effet de réel » irréfragable. Au contact direct du pouvoir politico-financier, l'auteur subvertit les seuils de la fiction pour imposer le paradigme du « docu-fiction » politique.

Cette tension entre réel et fiction s'inscrit d'abord dans les titres de la trilogie. Le terme *L'Emprise* renvoie sémantiquement à une domination totale ; il désigne ici la prise de contrôle exercée par les services secrets sur les dirigeants et le système institutionnel. Quant à *Quinquennat*, s'il désigne en apparence la temporalité démocratique du mandat présidentiel issu du suffrage universel, il se révèle dans le texte comme un champ de bataille où les services de renseignement confisquent l'autorité souveraine pour réduire le chef de l'État à l'état de marionnette. Enfin, *Ultime partie* annonce l'achèvement de ce processus. La clôture d'une trajectoire politique amorcée dès la campagne électorale de Philippe Launay, jusqu'à son accession à la présidence arrive à son échéance. *L'Ultime partie* acte la faillite de la démocratie et de la souveraineté française face aux ingérences géopolitiques et américaines notamment.

Par ailleurs, la sémantique textuelle de l'espionnage se poursuit avec une analyse du lexique de la surveillance qui se voit par des termes récurrents tels que « officieux », « l'ombre », « les coulisses » ou « la machinerie » qui structurent la narration.

Le texte suggère en permanence qu'en deçà du discours politique officiel à l'instar des programmes de gouvernement, des professions avec leur éthique de fonctionnement connue, les engagements officiels de bonne foi et des lois que nul n'est censé ignorées et surtout qui devraient s'appliquer à tous, se niche un sous-texte coercitif régi par le renseignement. Aussi, le vocabulaire de la compromission identifiable par les notions de « dossier » et de « secret compromettant » agit comme des menaces permanentes. Au retour de Blandine Habber à Arlena, le président dialogue à son propos avec Volone : « -Tu sais qu'elle va mettre son nez dans les dossiers Mandarin et Sternfall ? – Bien sûr. Je te fais confiance pour qu'elle ne trouve de trace de commissions. » Dugain, 2017, p. 98) Ces deux hommes se font complices du camouflage de leur dossiers suspects. Cette dissimulation peut conduire à disparition définitive du témoin gênant désigné par « le problème » selon les termes du président. « Quant à Sternfall, j'ai réglé le problème. Les américains ne peuvent plus me faire chanter ». (Dugain, 2016, p.99). Le président emploie le mot « chanter » pour souligner la pression du renseignement exercé sur lui par l'Amérique. Le langage du renseignement s'érige en métaphore de l'État moderne, où la transparence proclamée masque l'omnipotence des agences de l'ombre.

L'emprise du renseignement sur le texte s'articule autour de ces vecteurs principaux que la structure romanesque met en scène. D'abord, nous avons les « notes blanches » comme organes de commandement. Ces rapports d'information anonymes, dépourvus de signature, de timbre ministériel ou d'en-tête, font office de dogmes décisionnels. Le texte l'illustre explicitement :

> « Lorraine avait mis Corti en relation avec la CIA par l'intermédiaire d'un dénommé O'Brien. Cet irlandais mâtiné d'Anglais s'était montré charmant et, pour expliquer à Launay

> toute l'affaire, il avait poussé l'amabilité jusqu'à lui faire lire une note de la CIA, issue d'un bureau d'analyses politiques sur l'Europe occidentale » (Dugain, 2015, p. 21).

Bien que leur provenance exacte soit diluée derrière l'anonymat d'un « bureau », ces notes terrorisent le pouvoir politique. Lorsque le président Philippe Launay tente de s'affranchir de ses engagements pour modifier la Constitution en envisageant de rétablir le septennat au mépris du pacte conclu avec son ministre des Finances Lubiak, il se heurte immédiatement au contre-pouvoir de Corti, directeur du renseignement intérieur. Ses contradictions et ses failles intimes lui sont alors renvoyées par le truchement de ces écrits occultes, le réduisant à un exercice conditionnel du pouvoir. Ensuite, vient ce que l'on appelle le Kompromat. Il est compris comme une pratique des services post-soviétiques qui renvoie au chantage par le compromis qui irrigue les luttes de clan dans la trilogie. Les alliances politiques y volent systématiquement en éclats sous la pression de dossiers noirs, transformant la gouvernance en une arène de chantage permanent.

La nature de cette menace se lit d'abord dans l'injonction adressée à Blandine par Sternfall, le chef du syndicat des travailleurs de la société Arlena. « Vous devez regarder en direction du dossier "Mandarin". Demandez quelles en sont les conséquences en termes de transfert de technologie, d'emploi et d'intéressement » (Dugain, 2014, p. 23). Cette machination financière et politique trouve son prolongement lorsque la curiosité d'un acteur extérieur menace de percer le secret de ces financements occultes : « Un syndicaliste mu par une subite envie d'exister avait cherché à creuser le dossier "Mandarin" qui servait entre autres à financer l'activité politique de Launay » (Dugain, 2015, p. 21). Par ce double mécanisme, le dirigeant politique se trouve réduit à l'état de « corps vulnérable », prisonnier d'un passif que les services exhument au moment

opportun pour neutraliser toute velléité d'indépendance. En plus, les écoutes parsèment le texte à travers tous les espaces sans distinction du public à l'intime. Les résidences officielles, les véhicules ministériels et les espaces privés sont investis par des dispositifs de surveillance généralisée gérés par Corti. Les écoutes déployées par exemple pour surveiller l'agente Lorraine, soupçonnée de compromission avec les Américains matérialisent une mémoire parallèle de l'État qui supplante les institutions démocratiques et fait de chaque acteur un suspect permanent. En outre, se fait ressentir la psychose liée à l'hyper surveillance se lisant à travers les filatures des agents du service « enquêtes et filature », un démembrement de la direction centrale de renseignement intérieur. Le texte consacre une large place aux techniques de filature, à l'instar des déplacements de Lars Sternfall : « [...] il fit plus tôt ce qu'il avait prévu de faire plus tard, en cherchant un taxi pour casser une éventuelle filature. [...] Il regarda derrière lui pour s'assurer qu'il n'était pas suivi » (Dugain, 2014, p. 22). Cette atmosphère paranoïaque contamine l'ensemble de l'appareil sécuritaire, caractérisé par une « suspicion, une défiance, des enquêtes sur le personnel, une obsession de la sécurité, et une quinzaine de cadres supérieurs en dépression longue durée, sept suicides » (Dugain, 2014, p. 24). La surveillance s'étend même à l'aide de dispositifs photographiques sophistiqués, à l'image du travail mené par l'agente Lorraine : « Un joli travail de filature réalisé en amont débouchait sur une centaine de clichés » (Dugain, 2014, p. 33).

En somme, la sémantique du renseignement chez Marc Dugain se lit dans les mots, les phrases et les actes. Les mots du renseignement y agissent comme des armes de destruction massive de carrières politiques, fondées sur la mise en scène de la vulnérabilité instrumentalisée. Qu'il s'agisse de s'affranchir de « l'emprise » exercée par les États-Unis ou de composer avec les nouveaux investisseurs, le pouvoir politique est cerné de toutes parts. L'homme politique n'est plus évalué à l'aune de ses

convictions, mais en fonction des vulnérabilités intimes ou financières que les officines détiennent à son encontre. Cela entraine la guerre des services de renseignements embarqués comme acteurs dans ce débat du secret.

2. La guerre des agences et des agents de l'ombre.

La guerre, depuis l'hécatombe des deux guerres de 14 /18 et 39/45, a changé de nature. Nos sociétés contemporaines s'adonnent à la guerre technologique et d'espionnage tout aussi farouche que les précédentes. Dans les romans de Dugain, l'espionnage par sa présence persistante oppose plusieurs services de renseignement sous différentes formes. Le champ lexical de la guerre (« front, frappe, ennemis ») foisonne et fusionne avec celui de la gestion administrative dans les différents récits. La République n'est plus décrite comme un lieu de débat démocratique, mais comme un « théâtre des opérations » où les services secrets mènent une guerre froide discrète. Les agents, les conseillers et les politiciens deviennent les soldats de cette guerre.

Nous avons d'emblée la guerre qui oppose Launay et son rival intime Lubiak par service de renseignement interposés : « Le combat à mort (une mort symbolique évidemment) se préparait » (Dugain, 2016, p.31 La guerre des agences dont les acteurs sont leurs agents commence toujours pour des raisons de plusieurs natures. Ici, c'est une promesse politique rompue qui entraîne les deux protagonistes dans « une lutte impitoyable ».

> « Il a promis à Lubiak, son futur ministre des finances, de ne faire qu'un seul mandat, pour laisser la place à ce rival qu'il déteste ; mais, une fois Président, il ne pense qu'à revenir sur cet engagement, en organisant un référendum pour changer la constitution et rétablir le septennat. Une lutte impitoyable s'engage entre les deux hommes, que tout oppose, chacun comptant sur ses appuis au sein des services secrets ou au

> sommet des grands groupes industriels, qui semblent détenir le pouvoir » (Dugain, 2015, p.31)

Ces deux personnalités appartiennent au même parti politique. Lors des primaires, les deux s'accordent sur le mandat unique de Launay, président, afin de faire la passe à son rival Lubiack. Cependant, une fois sur le point d'être élu, il se préoccupe avec son assistante de la manière de rompre cette promesse par le moyen d'un référendum pour étendre son mandat à sept ans. La guerre entre ces deux personnalités politiques s'engage alors avec pour seules armes « les services secrets » et les grands groupes industriels. Tourner sa veste en fonction de la direction du vent constitue l'un des leviers majeurs de cette confrontation. La froideur institutionnelle s'y remarque pleinement, les protagonistes partageant un même langage froid, cynique, axé sur l'évaluation des risques, la gestion des crises et la neutralisation des opposants, à l'instar de ce dialogue illustrant la volatilité des alliances : « Vous me dites que le chauffeur de ces femmes était un informateur de mes services, c'est ça que vous me dites... Ensuite, vous me dites qu'il a été retourné par les services turcs » (Dugain, 2014, p. 64).

Ensuite, vient la guerre contre les agents encombrants, ceux-là qui en savent trop et pourraient devenir de potentiels dangers pour leurs propres services. Dans l'univers de Marc Dugain, les agents de terrain exécutent des ordres arbitraires. Il s'agit de filatures, neutralisations politiques, pressions sur des syndicalistes ou des industriels récalcitrants. S'ils commettent une erreur ou s'avèrent trop encombrants, ils sont immédiatement désavoués par la hiérarchie et transformés en boucs émissaires.

À travers ces fonctionnaires de l'ombre pris dans des rouages qui les dépassent, Dugain montre que les agents sont à la fois les instruments et les otages d'un système militaro-financier cynique. C'est le cas de Lorraine lorsqu'elle découvre que la version officielle de l'assassinat de la famille de Sternfall qui

aurait tué toute sa famille pour se donner la mort ensuite est douteuse. Craignant que leurs ennemis ne découvrent la vérité par son canal, elle est menacée de mort par les services croisés français et américains qui, eux, la croient complice du meurtre de Sternfall. La suspicion est si généralisée que pendant que certains agents sont en mission de surveillance, d'autres agents sont à leurs trousses pour les surveiller. Quand elle exprime son estime pour l'agent Lestang, Saban, qu'elle rencontre à la plage, lui rétorque : « Vous avez intérêt. Il vit avec vous. Il dort avec vous. Il inspecte votre courrier, il écoute votre téléphone, il surveille vos fréquentations. Je vous parie qu'il est déjà au courant que nous parlons *»* (Dugain, 2014, p. 239). Tous les aspects de sa vie sont surveillés.

La guerre est également livrée aux agents par leur supérieur. La hiérarchie peut signer leur disparition définitive sans sourciller au nom du secret d'état ou de leurs intérêts. En effet, lorsque Lorraine enquête sur la disparition du journaliste d'investigation Sternfall, elle soupçonne un assassinat dont les auteurs sont à chercher ailleurs : « À l'évidence, l'assassinat de cette mère et de son enfant l'intriguait… *»* (Dugain, 2014, p. 236). Elle affirme en outre : « J'ai la conviction que Sternfall a quitté le pays avec une aide extérieure et qu'il n'est peut-être pas le meurtrier de sa famille *»* (Dugain, 2016, p. 252). Ces inquiétudes et les informations qui ont conduit à cette conviction mettent sa hiérarchie impliquée dans ces meurtres en danger. Elle devient donc leur cible parce qu'elle en savait trop. Lorraine sur dénonciation injustifiée de Corti, le chef du renseignement craignant les représailles des américains suite à la mort de Sternfal, la livre sans véritablement vérifier son implication dans ce complot. Elle se retrouvent prise en étau entre les services français et américains. Travailler pour les services français ne garantit plus la protection face à la puissance de frappe des agences étrangères que sont la CIA et les autres services alliés. La République devient un champ de bataille interétatique.

Enfin, la guerre est aussi présente entre des nations souveraines telles que l'Amérique et la France pour des intérêts géopolitiques. D'une guerre intérieure entre les protagonistes politiques d'une nation, elle s'étend à l'extérieur, en mêlant d'autres nations.

Avant d'exposer les manifestations de cette guerre ouverte tant en interne qu'avec les puissances étrangères, il convient de présenter les différentes agences convoquées dans les intrigues de Dugain. Les agences de renseignements ne sont plus de simples instruments au service de l'État. Elles sont devenues le véritable cœur décisionnel du pouvoir, s'érigeant en contre-pouvoirs affranchis aussi bien des élus que de la classe dirigeante.

La DCRI (Direction Centrale du Renseignement Intérieur), ancêtre de la DGSI (Direction générale de la sécurité intérieure), est dirigée par le personnage de Corti et au sein de laquelle l'agente Lorraine travaille. Sa mission principale est de contrer les menaces intérieures (espionnage, terrorisme, cyberattaques, prolifération d'armes de destruction massive) et de protéger la sécurité nationale sur le territoire français. La DGSE (Direction Générale de la Sécurité Extérieure) est chargée de rechercher, d'analyser et d'exploiter les informations concernant la sécurité de la France et les intérêts géopolitiques, économiques ou militaires du pays à l'étranger, notamment à travers ses rapports avec la CIA ou la NSA. La CIA et les services américains se présentent comme la tutelle officieuse des services français, tout en exerçant en arrière-plan une emprise réelle sur la géopolitique française par la manipulation des candidatures à la présidentielle. Leur ingérence dans la gestion de la campagne de Launay le conduit au pouvoir. C'est pourquoi, dans *Quinquennat* (2015), l'un des projets ambitieux du président Philippe Launay, consiste précisément à tenter de s'affranchir de la tutelle et du contrôle que les services américains exercent sur la politique et

l'économie françaises et de composer avec les ambitions des nouveaux investisseurs émiratis ou chinois ».

En dernière position, se trouve le complexe militaro-industriel. Les services secrets des départements de sécurité et d'influence des grands groupes industriels et énergétiques tel qu'Arlena, le géant fictif du nucléaire et de l'énergie (Dugain, 2014). Ceux-ci disposent de services secrets privés avec leurs propres réseaux d'agents, de capacités de surveillance et de moyens de pression capables de concurrencer ou d'influencer les services officiels. Marc Dugain utilise la confrontation de ces agences et de ces agents du secret comme trame narrative et diégétique. L'État, ou le pouvoir démocratique incarné par les urnes, les candidats et l'Élysée, est constamment sous surveillance, traversé et manipulé par ces services de renseignement.

Après l'énumération descriptive des agences de surveillance, le chantage et l'emprise s'expliquent par des mots qui ne servent plus à communiquer ou à convaincre, mais à contraindre en exploitant les vulnérabilités des adversaires. Ces expressions récurrentes renvoient à l'idée d'un contrôle extérieur « tenir » quelqu'un, contrôler, surveiller, « l'emprise » « marionnette » etc., sont nombreuses dans les récits. Les Filatures, écoutes, fuites organisées dans la presse, destructions de réputations sont les méthodes de gouvernement. Le renseignement bascule ainsi sémantiquement de l'information objective à l'arme de manipulation de la vie politique française. Les services secrets, qu'il s'agisse de la DCRI française ou des agences américaines, exercent un chantage permanent sur la classe politique. La légitimité démocratique issue des urnes s'efface devant le pouvoir d'inhibition des services de renseignement. Un homme politique ne gouverne pas, il est juste toléré, au pouvoir par les agences tant qu'il ne contrarie pas leurs intérêts secrets. « Le niveau de la classe politique baisse en

proportion du pouvoir qu'elle perd année après année » (Dugain, 2014, p. 258). La classe politique n'est pas détentrice du pouvoir réel. C'est plutôt le renseignement qui est maitre du jeu. La campagne présidentielle et l'exercice du pouvoir sont menés selon les méthodes du renseignement. Les agences disposent de « notes blanches » et de dossiers intimes sur chaque personnalité politique. Le pouvoir ne s'obtient plus seulement par l'adhésion populaire, mais par la maîtrise ou le vol de secrets compromettants.

L'emprise du renseignement sur le texte fait appel à un procédé narratif que l'on peut éclairer par la théorie sémiologique de Roland Barthes. Dans son article fondateur « L'effet de réel », repris en 1986 dans *Le Bruissement de la langue*, Barthes démontre que l'accumulation de détails apparemment superflus, de notations techniques ou bureaucratiques dénuées de fonction narrative directe, ne sert pas uniquement l'intrigue, mais fonctionne comme un alibi référentiel dont la signification brute se résume à affirmer : « Nous sommes le réel » (Barthes, 1986, p. 86).

Transposée à la trilogie de Marc Dugain, cette notion permet de comprendre comment la surabondance du jargon institutionnel et sécuritaire remarquée par l'omniprésence des sigles de la DGSI, de la DGSE ou de la CIA, combinée aux nomenclatures des « notes blanches » et des procédures d'interception, d'écoute, de filature, etc. subvertit le pacte romanesque. Cette saturation de micro-détails institutionnels, d'espions et de manœuvres politiques ne vise pas seulement à mimer la *realpolitik*. Elle constitue un dispositif textuel qui s'autovalide comme une implacable vérité. Le détail bureaucratique y devient l'instrument d'une aliénation narrative où chaque personnage se trouve, par essence, prisonnier d'un univers clos régi par le soupçon permanent.

3. L'espionnage comme négation de la souveraineté et annihilation de la démocratie

Notre interrogation portant sur le rapport entre les services de renseignement et la démocratie rejoint celle d'Anthony Amicelle dans son ouvrage *Intelligence Services : Renseignement et démocratie* (2011). Comment concilier l'existence d'organisations secrètes, œuvrant dans l'ombre et l'opacité, avec les principes démocratiques de transparence, de responsabilité et de protection des libertés publiques ? Pour y répondre, cet auteur structure son analyse autour de trois thèmes clés que nous proposons d'évaluer à la lumière de notre corpus. En effet, là où le politologue analyse les mutations du renseignement et ses zones d'ombre dans l'État de droit, Marc Dugain tend à les incarner à travers la fiction romanesque et géopolitique. L'intérêt de cet espionnage mis en scène se résume à travers les propos du personnage Président Launay : « Je tiens à vous dire que je ne ferai jamais rien qui aille contre les intérêts de la France. Vous pouvez le comprendre, vous qui ne faites jamais rien contre vos intérêts économiques » (Dugain, 2017, p. 12). Il est ainsi question d'intérêts, cet appétit qui amène certains États à en surveiller d'autres, quitte à distendre les règles de la souveraineté. L'espionnage figuré par Dugain s'éloigne de l'image traditionnelle de l'agent secret omnipotent et héroïque pour se rapprocher du « roman de la compromission » initié par Graham Greene ou John le Carré, figures majeures de la littérature d'espionnage où l'agent apparaît souvent comme un fonctionnaire pris dans un système bureaucratique froid, susceptible de se muer en exécutant.

La soumission du politique face à l'emprise des services et des puissances étrangères constitue un sujet également traité par Anthony Amicelle sous l'angle du « contrôle démocratique », soulignant la difficulté pour les institutions de superviser des agences puissantes agissant en marge des contre-pouvoirs. Dans

Ultime partie, les États-Unis utilisent un drone chargé d'explosifs pour éliminer Sternfall sur le sol irlandais, tout en recourant à des dispositifs d'écoute sophistiqués pour capter les conversations de dirigeants français. Cette surveillance exercée sur un État souverain met en question l'indépendance nationale, comme l'illustre l'échange entre l'ambassadeur américain et le président Launay. Auparavant, le narrateur dresse un portrait critique du diplomate : « Harry Parker, l'ambassadeur des États-Unis en France, lui paraissait un stéréotype de la classe dirigeante américaine, convaincue que le monde est peuplé d'enfants qui doivent à l'Amérique, seule nation authentiquement adulte, de ne pas se brûler » (Dugain, 2017, p. 9). Forte de cette vision de son hégémonie, la puissance américaine semble chercher à faire de Launay sa marionnette (Dugain, 2017, p. 10). Ayant intercepté des informations sur le financement de sa campagne, les États-Unis activent un levier de pression, comme le montre leur dialogue :

> « — Il semblerait que Charles Volone, dont je croyais qu'il était votre allié, ait décidé de prendre la présidence de Beta Force avec l'appui des Émiratis et de votre ministre des Finances. [...] Ils envisagent de se partager un montant consécutif de rétrocommissions. — Comment le savez-vous ? demanda Launay d'un ton neutre. — Il s'est tenu une réunion le week-end dernier entre les différents protagonistes. Nos écoutes ont révélé des choses intéressantes » (Dugain, 2017, p. 11).

Par l'emploi du possessif « nos », l'ambassadeur laisse transparaître l'existence d'écoutes illicites visant les plus hauts dirigeants français. Si Anthony Amicelle analyse ces technologies de surveillance transfrontalière comme des zones de non-droit, le texte de Dugain met en scène la désapprobation du président face à de tels procédés : « Je sais que vous écoutez tout le monde, moi et mon entourage en particulier. Il s'agit là de pratiques que je désapprouve. Une nation aussi pudibonde que

la vôtre devrait comprendre l'inconfort qu'il y a à se promener nu devant d'autres personnes cachées par un miroir sans tain » (Dugain, 2017, p. 12). La gravité de cet espionnage s'exprime à travers cette violation de l'intimité. Pour préserver sa position, le président Launay en vient à instrumentaliser l'affaire Sternfall et le dossier Mandarin, dépêchant Leymeric et son commando en Irlande. Le personnage paraît rationaliser cet acte : « Alors que si Sternfall était revenu sain et sauf, présentant sa version de la femme et de son enfant, version accréditée par les services secrets américains, on s'en serait sorti, certes, mais pas sans mal. Voilà, on retrouve notre souveraineté » (Dugain, 2017, p. 100). Cet assassinat illustre, sous la plume de l'auteur, les dérives d'une raison d'État parfois confondue avec la simple conservation du pouvoir.

Ensuite, la question de la fragilisation des principes démocratiques se pose. Dans *Renseignement et démocratie : contradictions et défis*, Alain Drozdetzky et Jean-Marie Mortureux examinent la coexistence complexe entre les exigences de transparence, d'État de droit, de libertés publiques et la nature clandestine du renseignement. Marc Dugain adopte une perspective critique où les libertés individuelles sont bafouées. Lorsque Lorraine souhaite quitter le renseignement, son employeur le lui refuse, illustrant une aliénation des choix. La fiction suggère ainsi une forme de faillite morale où la politique devient un jeu de pouvoir distant : « Ces femmes étaient surveillées par l'antiterrorisme au cas où elles auraient préparé des actions illicites. On les retrouve égorgées. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise » (Dugain, 2017, pp. 64-65). Cette réaction, rapportée par le personnage de Corti, met à nu la dureté de ses protagonistes. Définissant le renseignement comme l'art de « s'informer et agir » (Dugain, 2017, p. 65), le texte conduit le lecteur vers le « service action » de la DGSI, dont un ancien agent confesse les missions violentes (Dugain, 2017, p. 77).

À l'instar des analyses d'Anthony Amicelle, de telles dérives trouvent leur origine dans l'opacité et l'absence de contrôle externe des services. Lorsque les agents s'affranchissent de l'État de droit, ils se retournent contre ceux qui menacent leurs secrets, transformant les fonctionnaires de l'ombre en pions d'une partie géopolitique où se mêlent intérêts privés et fonctions régaliennes, ainsi que le comprend Sternfall : « une partie internationale compliquée se jouait et il en était l'une des pièces » (Dugain, 2017, p. 33). Enfin, la mise en crise du système démocratique se manifeste également à travers la stratégie du président Launay, qui organise un référendum peu après son élection afin d'étendre ses prérogatives et d'allonger son mandat. S'il s'agit formellement d'un recours à la démocratie directe, le procédé peut être perçu comme détourné à des fins politiciennes : « Finalement, non seulement il allongeait son mandat de trois ans, mais il gardait jalousement la possibilité de censurer à tout moment le Parlement en le renvoyant devant ses électeurs, et nul ne doutait qu'il ferait du référendum un usage récurrent » (Dugain, 2017, p. 39). En écho aux lectures qu'Antoine Compagnon fait de l'œuvre de Dugain comme d'un contre-discours critique, et en accord avec la notion de « démocratie inachevée » théorisée par Pierre Rosanvallon (2000), le système politique décrit semble ainsi prisonnier d'une quête perpétuelle d'équilibre, sans cesse menacé par ses propres dérives autoritaires.

Conclusion

En somme, l'analyse croisée de la *Trilogie d'emprise* de Marc Dugain à travers le prisme de la sociocritique, de la narratologie et de la topographie réticulaire du pouvoir a permis de mettre en lumière la machinerie obscure qui sous-tend la fiction politique contemporaine. Dans un premier temps, l'étude de la sémantique textuelle et de la guerre des agences a révélé comment l'écriture dugainienne absorbe le lexique sécuritaire,

érigeant le *Kompromat*, les « notes blanches » et les dispositifs d'écoute en de véritables instruments de subversion institutionnelle. Dans un second temps, l'examen de la souveraineté dévoyée a mis en exergue la faillite morale d'une démocratie sous tutelle, où les ingérences transfrontalières, à l'instar de la pression exercée par les services américains, réduisent le chef de l'État à un exécutant entravé par ses propres compromissions. En définitive, cette analyse a permis de valider notre hypothèse départ. La Ve République dépeinte par Marc Dugain ne relève plus du modèle idéaliste de la démocratie représentative fondée sur le suffrage universel et le débat citoyen. Elle s'avère être le théâtre d'opérations des grands groupes d'intérêts où l'hégémonie des services du renseignement et des complexes militaro-industriels confisque l'exercice réel du pouvoir. L'espionnage n'y est plus un simple accessoire romanesque, mais le symptôme structurel d'un régime post-politique où la raison d'État a définitivement basculé dans la raison de conservation du pouvoir, vidant les institutions républicaines de leur substance démocratique. Il convient de souligner la force subversive de cette œuvre qui pulvérise le roman politique traditionnel pour imposer la forme du « docu-fiction ». Marc Dugain ne fait pas seulement œuvre de fiction ; il agit en lanceur d'alerte littéraire. En exposant la porosité inquiétante entre le pouvoir politique et les zones grises du renseignement, l'auteur parvient à figurer ce que Michel Foucault qualifiait de « mailles invisibles » du pouvoir. Le roman devient ainsi le miroir grossissant d'une époque où la transparence proclamée des institutions dissimule mal l'omnipotence des agences de l'ombre, transformant le citoyen en simple spectateur d'un jeu d'échecs géopolitique qui lui échappe. Enfin, à l'heure où les démocraties contemporaines font face aux défis vertigineux de la cyberguerre, de la surveillance algorithmique de masse et de la crise de confiance envers le politique et la politique en général, la trilogie de Dugain résonne

comme un avertissement civique. Elle interroge la capacité de nos sociétés de droit à maintenir un contrôle démocratique effectif sur des services secrets et des multinationales technologiques devenus surpuissants. En cela, le texte littéraire dépasse sa simple fonction esthétique pour se muer en un outil d'émancipation intellectuelle, rappelant que la vigilance citoyenne demeure le dernier rempart contre l'asphyxie de la souveraineté populaire.

Bibliographie

DUGAIN Marc, 2014, *L'Emprise*, Paris, Gallimard.
DUGAIN Marc, 2015, *Quinquennat*, Paris, Gallimard.
DUGAIN Marc, 2016, *Ultime partie*, Paris, Gallimard.
GENETTE Gérard, 1987, *Seuils*, Paris, Editions du Seuil.
BARTHES Roland, 1986, *Le Bruissement de la langue*, Paris, Editions du Seuil.
FOUCAULT Michel, 1976*, Surveiller et punir : Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
ROSANVALLON Pierre, 2000, *La Démocratie inachevée : histoire de la souveraineté du peuple en France,* Paris, Editions Gallimard.
COMPAGNON Antoine, 1998, *Le Démon de la théorie : littérature et sens commun*, Paris, Editions du Seuil.
DROZDETZKY Alain et MORTUREUX Jean-Marie, 2011, *Renseignement et démocratie : contradictions et défis*, L'Harmattan
AMICELLE Anthony, 2011, *Intelligence Services : Renseignement et démocratie*. Paris : Presses Universitaires de France.
DUCHET Claude (dir.), 1979, *Sociocritique*. Paris, Nathan.
GENETTE Gérard, 1972, *Figures III*, Paris, Seuils.